

Le lecteur impuni

10. Salir des feuilles intactes

Jean Genet, *Lettres à Ibis*, présentation et notes de Jacques Plainemaison, Gallimard, coll. « L'Arbalète », 2010, 110 p.

Robert Lévesque

Volume 53, Number 1 (293), October 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65448ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lévesque, R. (2011). Le lecteur impuni : 10. Salir des feuilles intactes / Jean Genet, *Lettres à Ibis*, présentation et notes de Jacques Plainemaison, Gallimard, coll. « L'Arbalète », 2010, 110 p. *Liberté*, 53(1), 109–114.

10. SALIR DES FEUILLES INTACTES

Jean Genet, *Lettres à Ibis*, présentation et notes de Jacques Plainemaison, Gallimard, coll. « L'Arbalète », 2010, 110 p.

Trous

Les biographes s'échinent souvent à s'en arracher les cheveux et, sans témoignages ni documents, les plus sérieux renoncent à remplir les *trous*, ces vides sans fond, ces zones d'ombres opaques dans les vies de leurs proies... ; ainsi du jeune Jean-Baptiste Poquelin descendu en province, de l'adulte Rimbaud parti « aux Égyptes », et même de Mary Clarissa Miller, la femme une fois trompée dite Agatha Christie : il y a de ces absences de traces qui les désespèrent, les pauvres conteurs, soit parce que ledit sujet n'était pas encore connu, reconnu, ou rattrapé, soit qu'il y ait eu des échappées inexplicables, un peu comme de longues vacances prises sur des coups de tête, ou de grandes périodes (demeurées aveugles aux observateurs rétrospectifs) tenues volontairement bien muettes par les conscrits, ces astreints à la célébrité biographique. On peut imaginer que ce sont des années de bonheur simple, de farniente intellectuel ou de prison honteuse... Les *sujets* des monarques pressés ou travaillant dans le posthume que sont les biographes les déjouent parfois d'avance, consciemment ou inconsciemment. À ceux-ci d'avoir la lourde tâche de retracer le maximum

de leurs vies (y compris pour eux-mêmes, les sujets, s'ils ne meurent pas avant l'avancée dans l'allée de la gloire du cercueil biographique)... Ce qui ne fut pas le cas d'un Gide, par exemple, qui travaillait lui-même à sa biographie, qui donnait le coup de main d'avance et la confiance en prime aux futurs enquêteurs sur sa capitale personne, à ces fins limiers ne sachant pas tout que sont les grands biographes ; mais quel beau cas que celui de ce nihiliste de Cioran que le suicide tentait plus que la quête d'un sens public à sa vie, lui qui vécut tout de même jusqu'à l'âge respectable de 84 ans, confortablement installé dans un trois-pièces sous les combles, rue de l'Odéon, après trente ans d'hôtel et avant de rejoindre le définitif *trou*, creusé au cimetière Montparnasse, bien enterré, mais non entré au *Robert des grands écrivains de langue française*, comme Jean Genet d'ailleurs, les hérétiques des faiseurs de dicos...

Désordre

On n'y trouvera au fond qu'un désordre, bien sûr, un désir et un grand amour du désordre, car voilà que, dans le cas de Jean Genet, un trou de jeunesse (un vaste nid-de-poule d'antan) vient de se remplir (et les biographes, même Edmund White, l'ignoraient!) grâce au fils unique d'une femme qui n'est même pas *oubliée* de l'histoire littéraire puisqu'elle ne fut connue que de ses amis et quelques camarades d'engagement dans l'idéalisme d'une revue éphémère (*Jeunes*, quatre numéros distribués aux terrasses des cafés du carrefour Vavin en 1933), dont faisait partie à l'occasion, bien avant qu'il écrive, imprime et, depuis sa cellule de la prison de Fresnes en 1942 fasse distribuer sous le manteau (entre autres, celui de Cocteau) son sulfureux et si fabuleux tout premier texte (*Le condamné à mort*), l'immense poète révolté et élégant que sera, qu'est Jean Genet.

Cette femme (dont le fils dans son vieil âge a remis à Gallimard les vingt et une lettres que le vagabond orphelin, voleur et récidiviste, lui avait écrites d'un peu partout au gré de ses dérives, quinze entre 1933 et 1936, cinq en 1947 et 1948, alors que son nom de poète de prison est sur toutes les lèvres chaudes, et une dernière en 1984, deux ans avant de mourir, destinée à ce fils qui lui apprend la mort de sa mère survenue six ans plus tôt, en 1978) s'appelait Andrée Plainemaison, elle était née à Limoges la même année que Genet, 1910 : mère célibataire à 20 ans, pacifiste, féministe, anarchiste, anti-fasciste, européenne avant l'heure, aussi danseuse (comme Lucette Almanzor, elle bouclera ses fins de mois en donnant des cours privés),

cheveux courts, lunettes, pantalon, mais pas trop garçonne (sur la photo tirée de ses archives, et publiée dans le recueil de ses lettres, elle ressemble un peu à Françoise David), bref, c'était non pas une femme libérée, comme on dit, mais une femme libre. Une Colette de la marge. Une Colette qui n'avait pas eu de Willy. Genet l'avait croisée à Montparnasse cette année-là, 1933 (l'année de *Zéro de conduite* et de *Noces de sang*), ils avaient 23 ans et tout cliqua entre eux fors le sexe, car le futur écrivain du *Miracle de la rose* tomba amoureux d'un coup sec du type nommé Jean Walla (« L'avez-vous vu : j'aime Jean ») qui, avec cette Andrée, qu'on appelait Pragane ou Ibis, dirigeait la revue *Jeunes* qui ne respecta jamais ses tombées... Un hebdomadaire sans gérance qu'on fignolait au gré des envies, dans un entresol du 17 de la rue Treilhard, dans le 8^e arrondissement, et dont Genet fut l'un des démarcheurs, sans y écrire. Ce sont, trésor sorti d'un tiroir de famille, les *Lettres à Ibis*.

Le Genet d'avant Genet et tout Genet : l'amour vaste qu'il n'éprouvera plus parce qu'il le découvre, ce désir qui se tue d'exister, et puis la prose, le vers, l'absolu, le départ, l'idéal religieux, le sexe brut et insuffisant, la tristesse, et la tentation de la grandiloquence (« la grandilophilie », écrit-il), la conscience du pédantisme à éviter, la passion de l'écriture, le « quelle chateaubriandise que voilà » qu'il ironise en lui annonçant : « j'aurai plus tard des proses incandescentes », et les grandes blessures d'amour, ou ce qu'il appelle les « babilles insanes », et puis « cette sale France que je hais », sa découverte au combat de la préférence aux victimes, et bien sûr la recherche de « l'à corps perdu », et Proust l'idéal himalayen, et le désordre dont il lui dit, à sa chère Ibis, attendre « des catastrophes »...

Toul

Ce qui constituait notre connaissance de la vie de Jean Genet, alors, dans ces années 1930, dans ce que l'on a pu après appeler l'entre-deux-guerres, entre son séjour heureux à la colonie pénitentiaire de Mettray et les multiples prisons poisseuses et vicieuses de Paris et de la province, en tout cas pour ce que les biographes et les aficionados en savaient, c'était la période outre-taule de l'engagement militaire, le devancement du service pour éviter de devenir (ce à quoi l'État le *condamnait*) garçon de ferme, comme tous les pupilles de la République, et se faire plutôt caporal, pour fuir la France vers des terres lointaines, l'Afrique, la Syrie, le Maroc, Damas, évasions et désertions comprises, le tout entrecoupé d'un passage à Paris durant lequel il

ose aller cogner à la porte de Gide, rue Vaneau, pour lui demander de l'argent (mais surtout frôler un grand écrivain, celui des *Nourritures terrestres* et de *L'immoraliste*), et enfin son commerce illicite de bouquins qu'il volait chez Joseph Gibert, qu'il revendait aux bouquinistes de la Seine, et qu'il devait parfois justifier devant des juges à qui il allait dire angéliquement qu'il ne connaissait pas le prix du livre piqué, mais sa valeur...

Nous savions qu'il avait décidé dès l'âge de 16 ans (au bain d'enfants) d'être écrivain. Avec les *Lettres à Ibis*, on le voit à l'œuvre dans sa vingtaine commençante, incapable de se fixer, rébarbatif au *travail*, mais considérant l'écriture comme une espèce de sainteté à atteindre et se demandant ce qu'est la « Volonté » qu'il écrit avec un grand V, et puis lisant tout, de Platon à Claudel, après Ronsard, mélangeant la Beauté à la Laideur, la Consolation à la Répugnance, et la Tristesse à la Magie. Il faut absolument lire ces lettres, écrites à la va-vite, pleines de fautes d'orthographe, de phrases coupées ou abandonnées, pour s'approcher plus que nous pouvions le faire du *vrai* Genet, celui qui, comme Rimbaud, arrêtera plus tard d'écrire par un surplus d'âme à cracher.

Savait-on qu'il avait pu nourrir une telle amitié pour une fille de son âge, une amitié véritable et néanmoins distante, une amitié platonique, une amitié qui avait tout de la sororité? De sa garnison de Toul, entiché de quelque jeune et joli soldat fuyant, le caporal Genet écrit ceci à son Ibis : « Surtout soyez-moi une sœur, c'est cela, Ibis, une sœur. Alors, j'ai la paix. Si je rentre à Paris, je vous verrai, j'y vivre (sic) un mois chez vous. Je me plais à rêver à cela. Ce sera dans un an, ou dans deux, peut-être ne sera-ce jamais, mais je sais que je vous ai, ma sœur, et que vous m'aimez. Merci. » Et dans la même lettre, il lui a parlé de ce garçon fuyant qu'il aime, pisté dans Avignon, attaché à ses pas : « C'était amer au goût et rugueux au toucher. C'était aussi nauséux. Un effondrement. On voit le Bonheur et l'Amour s'en aller loin. Tant qu'on les aperçoit... et c'est longtemps encore qu'on les aperçoit. Je parle comme une midinette. Et comme une midinette d'une amourette. L'amour est pour tous semblable (je veux dire la blessure d'amour). Et ça fait mal encore. Bon, excusez-moi, Ibis, de n'avoir su écrire que des babilles insanes. J'aurai plus tard des proses incandescentes au milieu des rosées et des triolets frais parmi les sables rouges (hi ! hi ! hi ! hi ! Quelle chateaubriandise que voilà donc !). Je vous aime. »

De Toul encore, et toujours caporal, il lui écrira, rejetant le bouddhisme qu'Ibis pratique, que s'il lui fallait « une consolation », si elle lui était « possible », il la prendrait « purement et simplement dans l'Église ». Il a logé un temps dans un monastère de Marseille, dans le quartier de Saint-Giniez, s'y attardant plus qu'à l'accoutumée pour des conversations qui le passionnent avec le père Baillet (inconnu des biographes !) et qui l'ont retenu dans la France qu'il veut pourtant fuir par n'importe quel bateau. Son théâtre sera fait, sans doute, de certaines lueurs de ces conversations dont on ne saura rien. Ce séjour dans une maison de Dieu qu'il abandonnera, mais qui lui aura permis de « cicatriser » sa chair « répugnante »... Inutile de vous dire que je suis soufflé par ces lettres...

Eupalinos

En mai 1933, dans sa quatrième lettre à Ibis, Genet, qui est alors hébergé en échange d'un boulot temporaire au Bureau de bienfaisance du 19^e arrondissement, au 57 avenue Jean-Jaurès, y va d'un aveu ébloui, au plan littéraire. Il vient de lire *Eupalinos ou l'Architecte* de Paul Valéry, un texte publié en 1923 par cet écrivain tout sauf voyou, futur académicien et comme naturellement appelé à avoir à sa mort (ce qu'il aura, pardi, il fit l'éloge de Pétain !) des funérailles nationales ; Léautaud le trouvait « précieux » quand Claudel le trouvait « grossier ». À 23 ans, Genet est renversé par la lecture de ce dialogue situé dans le monde des morts, par cette tristesse sublimée des âmes séparées de leurs corps. L'architecture y est décrite comme la projection de la vie intérieure, l'architecte se construisant lui-même pour aboutir à l'extase, qui est celle d'un artiste conscient des buts et des moyens de son art. Le futur poète de *Notre-Dame-des-Fleurs* et de *Querelle de Brest*, le voyou qui entrera à La Pléiade, mais jamais dans les académies ni les éloges, sauf ceux des assassins et des marins amoraux, écrit son affliction de lecteur à sa sœur élue : « J'ai grand désespoir parce que lu *Eupalinos* de Valéry. Oh ! Ibis, vous qui aimez la Danse. Écrire comme Valéry ! Sentir comme. Je ne sais pas. J'ai les larmes aux yeux de n'être pas Valéry. Ibis, Ibis, écrivez-moi vite... »

Il ne sera pas Valéry, voué à l'oubli après avoir été une espèce de poète d'État, il sera Genet, un irrécupérable condamné à la noirceur de la gloire.

Intactes

La rue dans laquelle il se prostituait, à Marseille, la rue Bouterie, près du Vieux-Port, n'existe plus. Détruite durant la guerre, en 1943. « La Mer! écrit-il à Ibis. Et Marseille. Et du linge au soleil, du linge qui sèche et claque au mistral! Et tel bordel rue Bouterie! Et la Vierge d'Or au sommet du roc! Et le hâle qui baigne tous les visages. » D'une piaule crasseuse de cette rue, dans laquelle ils couchent à six, après les passes payantes et dégradantes, il va écrire à celle qu'il nomme alors sa « gente mye » ce qui sera son ferme et définitif credo : « Ce qu'au monde je préfère, c'est la feuille intacte. Et j'en veux salir, des intactes. Et j'en veux salir, des feuilles. Et d'intactes feuilles, et des feuilles intactes. »

Il en a sali beaucoup, des feuilles, et des cahiers. Et il est mort seul, dans un hôtel deux étoiles du 13^e, l'hôtel *Jack's*, une nuit d'avril d'il y a vingt-cinq ans, le manuscrit du *Captif amoureux* quasiment sous le bras, ou sous le coude, ou sous le lit... Dans les derniers temps, il n'écoutait plus que *Les vêpres de la Vierge* de Claudio Monteverdi..., la Vierge, sa grande sœur..., l'extase, son unique architecture.